

plus long, m'apporta une bouteille de Porto qu'il avait omis de faire tiédir.

Les nouvelles qu'on me donna de M. Fairlie, étaient exactement les mêmes qu'à l'ordinaire; et lorsque je lui envoyai annoncer mon arrivée, il me fit dire qu'il serait charmé de me voir le lendemain matin, mais que la brusque nouvelle de mon apparition avait déterminé chez lui des palpitations de cœur, lesquelles l'avaient mis à bas pour le reste de la soirée. Le vent siffla toute la nuit d'une manière effrayante; et, dans ce grand château vide, on n'entendait, ici et là, de tous côtés, que craquements et gémissements sinistres. Je dormis aussi mal que possible, et me levai d'une humeur de dogue, pour me trouver seul ici le lendemain, au déjeuner.

A dix heures, on me conduisit dans l'appartement de M. Fairlie. Il occupait sa chambre habituelle, son fauteuil habituel, et l'accablement habituel de son intelligence et de son corps était exactement ce que je l'avais toujours connu. Lorsque j'entrai, son valet de chambre était debout devant lui, soutenant, pupitre animé, un énorme volume d'eaux fortes, aussi long et aussi large que mon bureau d'avocat. Le misérable étranger grimaçait de la manière la plus abjecte, et semblait prêt à s'évanouir de fatigue, tandis que son maître examinait à loisir chacune des gravures et, s'aidant d'une loupe, en étudiait les beautés cachées.

— Oh ! le meilleur des bons vieux amis, dit M. Fairlie qui s'installa commodément et paresseusement avant de lever les yeux sur moi, êtes-vous bien portant ? .. là, tout à fait bien portant ? .. Savez-vous qu'il est méritoire de venir ainsi me chercher dans ma solitude. Ce cher Gilmore ! ..

J'avais compté que le domestique disparaîtrait quand je serais là, mais il n'en fut rien. Le pauvre diable restait debout, tremblant sous le poids des eaux fortes, en face du fauteuil de son maître, où celui-ci s'était presque recouché, faisant tourner



Il jetait de temps en temps sur la foule un regard soupçonneux. (Page 79.)